

Nécessité d'un Auditorium.

Il faut, à la Nouvelle-Orléans un vaste auditorium pouvant abriter à l'aise et dignement des assemblées de dix à quinze mille auditeurs, pour le moins. Plus que jamais le besoin s'en fait sentir à l'heure qu'il est; plus que jamais on en réclame à grands cris la construction immédiate, car le temps presse et nous allons bientôt entrer dans la saison où doivent pulluler les conventions, les grands meetings politiques, économiques, artistiques ou philanthropiques qui se sont donnés rendez-vous dans notre cité.

En voici un exemple frappant. Il s'agit de le citer pour faire comprendre l'urgence nécessaire d'un pareil édifice. Nous voici arrivés au 4 septembre. Or, le 11 novembre, c'est à dire dans deux mois et quelques jours, nous aurons ici, simultanément, trois grandes conventions d'un caractère national, quoique pourvues de buts différents:

La Fédération Américaine du Travail, convoquée pour le 13 novembre, et devant siéger au moins dix jours; Les Filles de la Confédération, qui doivent commencer leurs séances le 12 novembre, et rester trois ou quatre jours.

Ce sont là des associations de la plus haute importance, et dont les délibérations doivent attirer des milliers d'assistants. Où trouver une salle pour y grouper, au pied d'une tribune ou d'une estrade, tous les orateurs, tous les intéressés qui nous arriveront à la fois pour prendre une part plus ou moins active aux débats de ces assemblées?

En acceptant le titre glorieux de "Ville des conventions" que l'on nous a déjà donné, nous avons assumé une lourde responsabilité. Nous avons de graves devoirs à remplir envers tout le monde que nous avons cordialement invité et qui a gracieusement répondu à nos invitations. Il nous faut lui donner la place que nous lui avons promise et la salle sur laquelle il a le droit de compter.

UNE CATASTROPHE AU JAPON.

On annonce de Yokohama, que l'île Tori Shima, qui fait partie d'un groupe s'étendant entre l'île Bonin et l'île principale du Japon, a été ensevelie entre le 13 et le 15 courant, par une éruption volcanique. Tous les habitants, un nombre de 150, ont péri. On procédait au moment où la catastrophe s'est produite, à l'enlèvement d'un dépôt de guano. Elle est recouverte de débris volcaniques, toutes les maisons ont disparu. L'éruption continue, accompagnée d'autres éruptions sous-marines dans le voisinage de l'île.

Lait Tuberculeux Récentes expériences.

La polémique engagée entre le docteur Garnault de Paris, et le professeur Koch, de Berlin, a ramené l'attention sur la question de la contagion de la tuberculose par le lait des vaches malades. Au fond, le débat peut se résumer ainsi: Le professeur Koch avait affirmé l'innocuité du lait, émanant d'un animal contaminé. Pour arriver à démontrer l'erreur de son contradicteur, le docteur Garnault s'est inoculé la tuberculose, par injection, au lieu de s'astreindre à boire—comme Koch lui-même le lui avait demandé—du lait de vache infectée pendant une certaine période. Dans ces conditions, l'expérience, du docteur Garnault, pour intéressante qu'elle soit, laisse entière la question soulevée par le docteur Koch et qui intéresse les membres de famille du monde entier.

L'un des savants les plus autorisés en la matière, M. le professeur Noard, de l'école vétérinaire d'Alfort, a déjà dit ce qu'il pensait de l'expérience du docteur Garnault qu'il considère comme étant sans profit pour la science. Aussi, nous nous dans le "Matin", journal parisien, n'est-ce point son avis à ce sujet que nous sommes allés recueillir à l'école d'Alfort.

—Est-il possible, lui avons-nous demandé, qu'un enfant de vienne tuberculeux n'ait boit du lait "ora" d'une vache contaminée? —Oui, répondit-il sans hésitation. Toutefois, je crois qu'un pareil lait n'est dangereux que dans le cas où la mamelle de la vache renferme des tubercules. Et le cas est assez rare. Sur cent vaches tuberculeuses, il n'en est pas plus de deux ou trois dont la mamelle soit envahie. Mais, qu'importe! le fait existe et je pourrais l'appuyer sur de nombreux exemples.

C'est ainsi que le docteur Gosse, de Genève, fils et petit fils de médecins, fut le malheur, voici plusieurs années, de perdre une fille de dix-sept ans. Jusqu'à la fin de 1892, elle était restée saine, sans avoir jamais présenté le moindre signe qui pût faire soupçonner l'existence de la tuberculose; mais, vers les premiers mois de 1893, elle se mit à dépérir, son père et plusieurs de ses confrères de Genève l'examinèrent à plusieurs reprises sans parvenir à reconnaître la cause. Enfin elle succomba. Le docteur Gosse eut le courage de faire l'autopsie. Il reconnut l'existence d'une tuberculose intestinale et méésentérique.

Comment la malheureuse enfant avait-elle contracté la maladie? L'hérédité ne pouvait être invoquée; aucun de ses ascendants n'avait jamais paru tuberculeux. D'autre part, la localisation de la lésion sur les organes abdominaux permettait d'affirmer son origine alimentaire. Chaque année, la famille du docteur Gosse allait passer la belle saison à la montagne, dans un petit domaine héréditaire; et l'une des grandes joies de la jeune fille était de boire du lait de vache au sortir de la mamelle.

Or, soumise à l'épreuve de la tuberculine, trois des quatre vaches du domaine furent reconnues tuberculeuses. On les abattit, et l'autopsie permit de reconnaître que l'une d'elles avait la tuberculose de la mamelle.

UNE RELIQUE.

Pendant la première période de la guerre sud-africaine, les Irlandais ont formé une brigade qui a pris la part la plus active aux grands combats livrés dans la cloche du Natal, notamment à la bataille de Colenso.

Cette brigade, qui n'a rien de commun avec celle qui plus tard forma le colonel Lynch, était commandée par le major John Macbride, de Mayo, dont le dévouement à ses compatriotes est bien connu. Le commandant Macbride n'a conservé de sa laborieuse campagne d'autre souvenir que la mire d'une des pièces d'artillerie prises par les Boers à Colenso.

Mais M. Reitz, secrétaire d'Etat du Transvaal, se rendant en Europe, a apporté une relique autrement précieuse, le drapeau sous les plis duquel la brigade irlandaise a combattu, presque jusqu'à son dernier homme, pour la cause d'un peuple qui voulait rester libre.

Par une lettre adressée au commandant Macbride, M. Reitz lui annonçait que ce drapeau glorieux revenait de droit au chef de l'heroïque brigade, et qu'il le déposerait entre ses mains, lors de son prochain voyage à Paris.

M. Macbride est allé montrer cette lettre à la rédaction d'une feuille parisienne. Il était tout ému de l'honneur qu'il lui était réservé.

—Qui osera prétendre après cela, a-t-il dit, que nous avons perdu notre peine en servant une cause désespérée? Qui parlera de l'ingratitude des chefs boers pour les étrangers qui les ont assistés dans leurs épreuves? Tandis qu'il disait cela, le visage du brave commandant, plus soucieux de l'honneur que du profit, rayonnait de joie et de reconnaissance. Il paraissait plus fier de son drapeau matité que lord Kitchener de sa vicomté et de sa dotation.

Or, je le répète, le singe se comporte, à l'égard de la tuberculose bovine, comme les autres mammifères, comme l'enfant.

Les mémoires de Bidet.

Le dompteur Bidet, qui vient d'être, comme on sait, victime d'un grave accident, a écrit ses Mémoires. Il y raconte ainsi un des premiers incidents de sa carrière: "Un après-midi, la représentation allait s'ouvrir. L'orchestre était à son poste, se livrant à la cacophonie des accords; on se pressait au bas des marches en bois qui donnaient accès dans l'antre. Un cri retentit un cri épouvanté: "Ahh, s'est échappé!" Ahir, c'était un jeune tigre royal réputé, grâce peut-être à des exagérations voulues pour sa ornature... Le félin s'était réfugié dans un atelier de serrurerie fort obscur. Le dompteur aperçut bientôt le fauve: "Une seconde de plus, et il allait bondir, m'étrangler, me déchirer. Je pris les devants et ce fut moi qui bondis. Que de hurlements, que de rages, que d'éclats! Ce corps à corps dans la demi-nuit, moi haletant, lui enragé, fut court. Si l'on avait été, j'étais perdu. Je le saisis de mes deux mains qui sont solides et larges, par la peau du dos, je l'enlevai sur mes reins, et sous ce poids énorme, sans trébucher, sans faiblir, je m'acheminai d'un pas égal et ferme vers la ménagerie..."

Herrmann chez les orphelins.

Herrmann le grand, l'unique, l'incomparable magicien, celui que les foules acclament et à qui la fortune sourit, est allé hier faire l'aumône de son talent à des orphelins.

Il a voulu, dans cette ville de la Nouvelle-Orléans qui l'accueille à chacun de ses voyages et que d'ailleurs il aime, laisser un peu de son cœur aux désertées de la vie, à celles qui ne pourront probablement jamais le revoir. Charitable et douce pensée, dont il lui sera tenu compte.

A deux heures Herrmann arrivait à l'Asile St-Vincent où la mère supérieure le recevait. Il était aussitôt conduit à une vaste salle, sale, pleine de soleil, dans laquelle se dressait une petite scène, fort élégante et garnie d'un rideau et d'une toile de fond, dons de M. A. Schnyder.

Bientôt entrent les petites orphelines sous la conduite des bonnes sœurs. Quelle joie resplendit dans les yeux des mignonnes! Comme elles regardent celui dont la venue leur a été promise!

Herrmann se tourne vers elles, les contemple d'un oeil attendri, et soudain, ému, il nous dit: "Comme je vais les rendre heureuses!"

Pendant que les aides du prestidigitateur préparent les objets avec lesquels il accomplira tout à l'heure des merveilles, M. H. Mazzetta exécute avec une maestria remarquable plusieurs morceaux sur le piano.

Mais la représentation commence. Toutes les petites têtes se tendent vers Herrmann qui s'avance au bord de la scène. "Ce jour heureux pour moi, dit-il, je vais commencer par vous distribuer un petit souvenir; et il lance à tous les points de la salle des cartes portant son portrait. Les petits bras se lèvent et bientôt toutes les têtes bondissent se penchent sur les traits du magicien.

Voici un sac enchanté, s'écrie-t-il. Il ne contient rien; vous le voyez; eh bien! regardez! Et voilà qu'il se valet concéder, ô miracle, la poule qui est posée sur la haute sauto sur le parquet en glouissant. Voici le tour des anneaux. Herrmann les joint, les sépare, en forme une chaîne, et finalement en accroche quatre sur un quinzième. Alors, d'un grand geste, il les lance autour de lui sur la scène, comme anneau se détachant comme un par une main enchantée.

Dans la salle, plus d'applaudissements, plus de cris de surprise, mais des trépidations, une ovation. Les chères petites sont pleines de bonheur. Et les tours se succèdent au milieu du délire des gentilles fillettes: bagues brisées à coups de marteau et retrouvées attachées à des faux roses dans un coquet; noix, œufs, citrons et oranges qui se retrouvent l'un dans l'autre; pluie de dollars des blancs chevreux d'une fillette; gant de dame trouvé dans la poche de révérend père Weldon, qui n'en peut mais; bouquets extraits d'une tambourine formé d'une feuille de papier tendue entre deux cercles, etc., etc.

Après le souhai de Herrmann est bien exaucé: il les a rendues bien heureuses, les fillettes. Et lui, au bord de la scène: "C'est fini, mais je marquai ce jour d'une pierre blanche, j'ai travaillé avec mon cœur, merci!"

Une petite fille s'avance et présente un bouquet à Herrmann, qui embrasse l'enfant. "Vous êtes bien contentes, mes enfants, s'écrie le révérend père Weldon, vous vous êtes bien amusés, mais, n'avez crainte, Herrmann n'a rien perdu; vos vœux, vos prières l'accompagneront partout et lui porteront bonheur.

Après une visite au dortoir des bébés, où dans des petits lits de fer d'une propreté éblouissante dorment ou jouent d'adorables petites, l'un âgé de deux jours a été apporté dans la matinée—Herrmann prend congé des bonnes sœurs et monte en voiture pour regagner son hôtel, où il a juste le temps de prendre un repas et de se préparer à la représentation du soir.

Aujourd'hui aura lieu la seconde an, était bien méprisable en comparaison de ce qu'il s'était imaginé. De plus, on les mettait tous à la porte, très poliment, mais à la porte tout de même. Après avoir rêvé un appartement complet chez John Bruce, il se fit contenté de celui de Zite, dont elle lui avait un jour décrit les enchantelements; il trouvait dur maintenant d'aller loger à l'hôtel comme un nouveau débarqué. Il se dit ensuite que pour un début, après tout, ce n'était déjà pas si mal. Au premier rhume de Zite, Annie intercéderait auprès de sa tante et la tante auprès de l'oncle pour la faire rentrer au colombier, où, bien entendu, l'accommoderai, et ils n'en sortiraient plus. Zite n'en avait pas pensé si long. Timidement, elle s'était approchée de son oncle. Une main appuyée sur le bureau, l'autre prête à se tendre vers lui, elle dit: "Mon oncle, je n'ai pas mérité vos bienfaits. Je comprends à merveille que vous soyez soucieux de la dignité de la famille, et c'est à ce sentiment que j'attribue votre générosité actuelle..."

WEST END.

A mesure que s'approche la clôture des concerts, la foule semble grossir chaque soir, au West End. Il est vrai que Rosenbaker et son excellent orchestre redoublent d'activité pour satisfaire le public et il y réussissent complètement.

Ajoutons que Sullivan et Ferguson sont d'habiles artistes dont les talents variés provoquent, à chaque instant, les bravos de l'auditoire. Le public ne se lasse jamais d'admirer Fox et Foxie l'étonnant clown et son merveilleux chien savant. N'oublions pas de citer les superbes vues du vitagraphe.

THEATRE CRESCENT. La race des magiciens n'est pas éteinte, elle a de nombreux et brillants rejetons; Herrmann, le grand Herrmann, en est la preuve. Jamais on n'a possédé plus loisir l'art de la prestidigitation et des illusions magiques. Aussi la foule encomble-t-elle la salle du Crescent depuis dimanche soir.

Aujourd'hui aura lieu la seconde an, était bien méprisable en comparaison de ce qu'il s'était imaginé. De plus, on les mettait tous à la porte, très poliment, mais à la porte tout de même. Après avoir rêvé un appartement complet chez John Bruce, il se fit contenté de celui de Zite, dont elle lui avait un jour décrit les enchantelements; il trouvait dur maintenant d'aller loger à l'hôtel comme un nouveau débarqué. Il se dit ensuite que pour un début, après tout, ce n'était déjà pas si mal. Au premier rhume de Zite, Annie intercéderait auprès de sa tante et la tante auprès de l'oncle pour la faire rentrer au colombier, où, bien entendu, l'accommoderai, et ils n'en sortiraient plus. Zite n'en avait pas pensé si long. Timidement, elle s'était approchée de son oncle. Une main appuyée sur le bureau, l'autre prête à se tendre vers lui, elle dit: "Mon oncle, je n'ai pas mérité vos bienfaits. Je comprends à merveille que vous soyez soucieux de la dignité de la famille, et c'est à ce sentiment que j'attribue votre générosité actuelle..."

—C'est vrai en partie, dit Bruce, approuvant de la tête. —Mais vous ne me devez rien, et vous avez été pour ma sœur et pour moi d'une bonté incroyable. —Plus ingratitude n'en est que plus criminelle...

—Vous vivez avec votre mari, Zite, à l'endroit qu'il choisira, un hôtel de New York me paraît convenir pour le présent. On vit fort bien à l'hôtel, et beaucoup de familles honorables n'ont jamais connu d'autre domicile. La profession de votre mari l'oblige sans doute à se déplacer, en raison des travaux qu'il aura à exécuter. Comme vous devez le savoir, il est inutile de vous créer une installation qui partent, serait provisoire. A l'hôtel où vous vivrez, qui sera décent, et même d'un genre assez relevé, votre pension complète couvrira évidemment plus que votre mari ne dépensait avant son mariage. C'est moi qui paierai cette pension à raison de huit dollars par jour et par personne. Vous aurez une chambre, un salon et un cabinet de toilette pour ce prix, plus votre nourriture; à moins que vous ne préfériez vous passer de salon et avoir deux chambres; c'est votre affaire. Ma nièce doit avoir un peu d'argent à elle, pour ses menues fantaisies; je lui remettrai deux cents dollars tous les mois. Et je ne veux entendre parler de rien autre. Notre loi, monsieur d'Albremont, porte que tout mari est tenu d'entretenir sa femme suivant sa position. Vous gagnerez beaucoup d'argent, vous l'habillerez convenablement, et vous ferez en sorte qu'elle soit heureuse.

Il se tut; Victorien inclina silencieusement sa tête. Cet arrangement très large, qui représentait plus de quarante mille francs par an, était bien méprisable en comparaison de ce qu'il s'était imaginé. De plus, on les mettait tous à la porte, très poliment, mais à la porte tout de même. Après avoir rêvé un appartement complet chez John Bruce, il se fit contenté de celui de Zite, dont elle lui avait un jour décrit les enchantelements; il trouvait dur maintenant d'aller loger à l'hôtel comme un nouveau débarqué. Il se dit ensuite que pour un début, après tout, ce n'était déjà pas si mal. Au premier rhume de Zite, Annie intercéderait auprès de sa tante et la tante auprès de l'oncle pour la faire rentrer au colombier, où, bien entendu, l'accommoderai, et ils n'en sortiraient plus. Zite n'en avait pas pensé si long. Timidement, elle s'était approchée de son oncle. Une main appuyée sur le bureau, l'autre prête à se tendre vers lui, elle dit: "Mon oncle, je n'ai pas mérité vos bienfaits. Je comprends à merveille que vous soyez soucieux de la dignité de la famille, et c'est à ce sentiment que j'attribue votre générosité actuelle..."

—C'est vrai en partie, dit Bruce, approuvant de la tête. —Mais vous ne me devez rien, et vous avez été pour ma sœur et pour moi d'une bonté incroyable. —Plus ingratitude n'en est que plus criminelle...

—Vous vivez avec votre mari, Zite, à l'endroit qu'il choisira, un hôtel de New York me paraît convenir pour le présent. On vit fort bien à l'hôtel, et beaucoup de familles honorables n'ont jamais connu d'autre domicile. La profession de votre mari l'oblige sans doute à se déplacer, en raison des travaux qu'il aura à exécuter. Comme vous devez le savoir, il est inutile de vous créer une installation qui partent, serait provisoire. A l'hôtel où vous vivrez, qui sera décent, et même d'un genre assez relevé, votre pension complète couvrira évidemment plus que votre mari ne dépensait avant son mariage. C'est moi qui paierai cette pension à raison de huit dollars par jour et par personne. Vous aurez une chambre, un salon et un cabinet de toilette pour ce prix, plus votre nourriture; à moins que vous ne préfériez vous passer de salon et avoir deux chambres; c'est votre affaire. Ma nièce doit avoir un peu d'argent à elle, pour ses menues fantaisies; je lui remettrai deux cents dollars tous les mois. Et je ne veux entendre parler de rien autre. Notre loi, monsieur d'Albremont, porte que tout mari est tenu d'entretenir sa femme suivant sa position. Vous gagnerez beaucoup d'argent, vous l'habillerez convenablement, et vous ferez en sorte qu'elle soit heureuse.

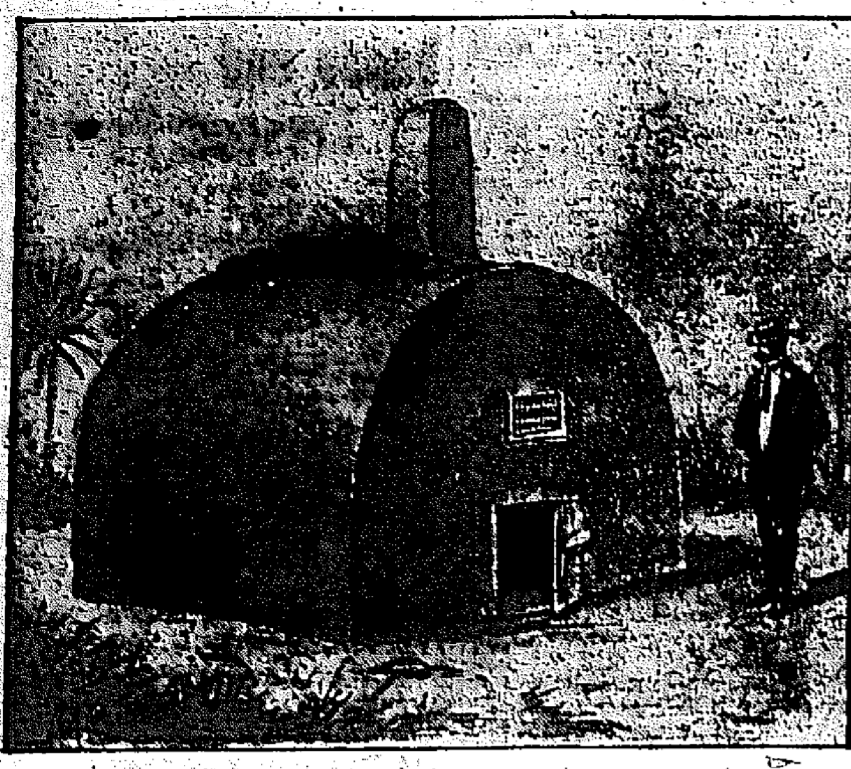
Il se tut; Victorien inclina silencieusement sa tête. Cet arrangement très large, qui représentait plus de quarante mille francs par an, était bien méprisable en comparaison de ce qu'il s'était imaginé. De plus, on les mettait tous à la porte, très poliment, mais à la porte tout de même. Après avoir rêvé un appartement complet chez John Bruce, il se fit contenté de celui de Zite, dont elle lui avait un jour décrit les enchantelements; il trouvait dur maintenant d'aller loger à l'hôtel comme un nouveau débarqué. Il se dit ensuite que pour un début, après tout, ce n'était déjà pas si mal. Au premier rhume de Zite, Annie intercéderait auprès de sa tante et la tante auprès de l'oncle pour la faire rentrer au colombier, où, bien entendu, l'accommoderai, et ils n'en sortiraient plus. Zite n'en avait pas pensé si long. Timidement, elle s'était approchée de son oncle. Une main appuyée sur le bureau, l'autre prête à se tendre vers lui, elle dit: "Mon oncle, je n'ai pas mérité vos bienfaits. Je comprends à merveille que vous soyez soucieux de la dignité de la famille, et c'est à ce sentiment que j'attribue votre générosité actuelle..."

—C'est vrai en partie, dit Bruce, approuvant de la tête. —Mais vous ne me devez rien, et vous avez été pour ma sœur et pour moi d'une bonté incroyable. —Plus ingratitude n'en est que plus criminelle...

—Vous vivez avec votre mari, Zite, à l'endroit qu'il choisira, un hôtel de New York me paraît convenir pour le présent. On vit fort bien à l'hôtel, et beaucoup de familles honorables n'ont jamais connu d'autre domicile. La profession de votre mari l'oblige sans doute à se déplacer, en raison des travaux qu'il aura à exécuter. Comme vous devez le savoir, il est inutile de vous créer une installation qui partent, serait provisoire. A l'hôtel où vous vivrez, qui sera décent, et même d'un genre assez relevé, votre pension complète couvrira évidemment plus que votre mari ne dépensait avant son mariage. C'est moi qui paierai cette pension à raison de huit dollars par jour et par personne. Vous aurez une chambre, un salon et un cabinet de toilette pour ce prix, plus votre nourriture; à moins que vous ne préfériez vous passer de salon et avoir deux chambres; c'est votre affaire. Ma nièce doit avoir un peu d'argent à elle, pour ses menues fantaisies; je lui remettrai deux cents dollars tous les mois. Et je ne veux entendre parler de rien autre. Notre loi, monsieur d'Albremont, porte que tout mari est tenu d'entretenir sa femme suivant sa position. Vous gagnerez beaucoup d'argent, vous l'habillerez convenablement, et vous ferez en sorte qu'elle soit heureuse.

Il se tut; Victorien inclina silencieusement sa tête. Cet arrangement très large, qui représentait plus de quarante mille francs par an, était bien méprisable en comparaison de ce qu'il s'était imaginé. De plus, on les mettait tous à la porte, très poliment, mais à la porte tout de même. Après avoir rêvé un appartement complet chez John Bruce, il se fit contenté de celui de Zite, dont elle lui avait un jour décrit les enchantelements; il trouvait dur maintenant d'aller loger à l'hôtel comme un nouveau débarqué. Il se dit ensuite que pour un début, après tout, ce n'était déjà pas si mal. Au premier rhume de Zite, Annie intercéderait auprès de sa tante et la tante auprès de l'oncle pour la faire rentrer au colombier, où, bien entendu, l'accommoderai, et ils n'en sortiraient plus. Zite n'en avait pas pensé si long. Timidement, elle s'était approchée de son oncle. Une main appuyée sur le bureau, l'autre prête à se tendre vers lui, elle dit: "Mon oncle, je n'ai pas mérité vos bienfaits. Je comprends à merveille que vous soyez soucieux de la dignité de la famille, et c'est à ce sentiment que j'attribue votre générosité actuelle..."

—C'est vrai en partie, dit Bruce, approuvant de la tête. —Mais vous ne me devez rien, et vous avez été pour ma sœur et pour moi d'une bonté incroyable. —Plus ingratitude n'en est que plus criminelle...



LE SEUL SURVIVANT DE SAINT-PIERRE.

Le seul être vivant trouvé dans Saint-Pierre après l'éruption volcanique est un nègre qui était enfermé dans la grotte que représente cette gravure. Quand on l'a trouvé, trois jours après la catastrophe, il était inconscient, mais il a promptement repris ses sens au point de fumer une cigarette. On ne peut qu'imaginer les sensations de cet homme; les narrer serait impossible.

Bulletin Météorologique.

Washington, D.C., 3 septembre. Indications pour la Louisiane—Tamps—averses jeudi et plus frais dans la partie ouest; beau temps vendredi; vents légers à frais du nord.

LE PARC DE VILLE.

Voici l'époque des grandes chaleurs passées; elles ont été d'une intensité extraordinaire cette année, parfois même intolérables. Elles ont souvent soumis nos organisations à de cruelles épreuves, et bon nombre de nos habitants des deux sexes et de tout âge y ont succombé. Impossible d'apprécier les services que nos parcs ont rendus à notre population exténuée, écrasée sous le poids des ardeurs d'un soleil implacable. Il y a à peine une vingtaine d'années, ils n'existaient pas, ces parcs, ou ils étaient inabordable.

Les routes qui y conduisaient étaient impraticables, et l'intérieur était dans un état plus lamentable encore que les abords. Qu'était-ce alors, par exemple, que ce que l'on a depuis appelé à juste titre "le Parc de Ville"? Un désert où l'on avait peur de pénétrer, parce qu'il rappelait de tristes souvenirs, et sous les chênes verts duquel il s'était livré tant de combats singuliers; où tant de duellistes avaient perdu la vie. Dans une ville où l'on est condamné à passer toutes ses matinées, toutes ses soirées en dehors des habitations, les avenues, les squares, les promenades brillaient par leur absence. Que de changements, que de transformations heureuses se sont opérés depuis cette époque!

De braves citoyens, honteux de l'état pitoyable où se trouvait la ville ou ils se glorifiaient d'avoir vu le jour, se sont mis résolument à l'œuvre, bien décidés à n'épargner ni efforts ni argent pour relever la Cité du Croissant, pour l'embellir, la rajeunir et la rendre une fois de plus digne de sa vieille et glorieuse renommée. Dans tous ces tra-

voux de restauration on aperçoit la main et le goût d'hommes éminents dont les noms font grande figure dans nos annales et qui sont presque tous d'origine française. Nous n'en citerons qu'un, parce que la place élevée qu'il s'est conquise dans notre communauté et dans l'estime publique, lui donne un relief saisissant. Nous voulons parler du maire Paul Capdevielle.

Ce n'est pas par un caprice irraisonné du suffrage universel, ce n'est pas par un tour de main que M. Capdevielle est arrivé au poste suprême qu'il occupe avec tant d'éclat et a enlevé la popularité dont il jouit à si juste titre. C'est la conséquence de longs travaux poursuivis obscurément dans les bureaux, dans les cimetières, et qui ne semblaient pas devoir le conduire au point où il est arrivé.

Et, puisque nous nous occupons en ce moment des embellissements de la Nouvelle-Orléans et, spécialement, du Parc de Ville qui est devenu une de nos gloires, pourquoi ne dirions-nous pas qu'il en a été un des premiers inspirateurs, un des plus actifs auteurs et presque le père? Une popularité solide, durable comme la sienne ne s'improvise pas, elle est le fruit de longs et opiniâtres travaux.

Nous venons de lire et relire avec intérêt, avec fierté le rapport annuel de M. Anseman, le surintendant actif et intelligent du Parc; il fait le plus grand honneur aux hommes qui se sont donné la mission de doter la ville de cette belle institution qui grandit et embellit tous les jours. Jamais le Parc n'a vu tant de visiteurs; il est aujourd'hui le rendez-vous de tous les pique-niques de la Nouvelle-Orléans et, malgré ses fortes dépenses, sa caisse grossit sans cesse.

Un progrès ne se produit jamais seul, a dit le proverbe. Le Parc de Ville en donne, cette année une; nouvelle preuve; avant longtemps, il sera devenu le modèle de tous les modèles de rendez-vous de plaisirs de l'Union, Nord et Sud, Est et Ouest.

Buvez la "Sparkling Abita Water", 81, 80 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

Feuilleton

L'Abille de la N. O.

LE ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GRÉVILLE.

XXIII LE RETOUR.

Quelle étreinte mnette! Leurs deux âmes pour un moment se confondirent en un torrent de larmes. Tout ce qu'elles avaient souffert, de façons si différentes, semblait avoir passé de l'une à l'autre, et se fondre dans une unique douleur.

—Me pardonneras-tu? murmura Zite à l'oreille de sa sœur. —Ah! je ne savais pas combien je t'aime, répondit celle-ci. Victorien faisait assez sotte figure, entre elles. Il se décida, voyant qu'Annie ne voulait pas le regarder, à donner sa carte au domestique qui avait pris son parapluie.

La porte du bureau s'ouvrit et John Bruce parut sur le seuil. D'un geste royal il leur fit signe d'entrer et s'enferma avec eux dans la grande pièce, où sa femme, assise dans un fauteuil, incapable de se lever, tant elle était brisée par l'émotion, attendait la première parole qui déborderait de tout.

Ce ne fut pas une parole, mais un mouvement de Zite, qui courut à elle, tomba à genoux à ses pieds et, loin de baisser la tête la regarda dans les yeux, en tendant vers elle ses bras suppliants.

Mme Bruce comprit cet appel de la jeune fille demeurée pure. Une joie, une fierté singulière réchauffèrent son âme, et sincèrement, sans rancune, elle attrista le coupable repentant sur son cœur maternel.

—Ma tante, dit Zite à demi-voix, j'ai péché contre vous; contre mon oncle, contre ma sœur; j'ai passé la nuit à genoux, à

prier et à me repentir. Si vous le voulez, ce mariage n'existera pas. En réalité il n'existe pas. John Bruce regarda son nouveau neveu avec ses yeux qui allaient au fond des consciences.

—En ce cas, fit Victorien, je me retire. Je ne veux pas être entré de force dans une maison où je serais mal reçu. Je me croirais légalement et légitimement marié à la baronne d'Albremont, ma femme. Si elle veut demander le divorce contre moi dès aujourd'hui, elle le peut. Il faudra du temps et des formalités, mais c'est faisable, quoique passablement singulier. En attendant, monsieur Bruce, veuillez me rendre mes aquarelles, je n'ai plus rien à faire ici.

John Bruce, toujours debout, l'avait patiemment écouté. A son tour, il parla.

—Dans notre famille, dit-il, on n'a qu'une parole. Ma nièce vous a épousés sans force ni violence. Zite, répondez. Sans force ni violence?

—Oui, mon oncle, dit-elle en se relevant, de mon plein gré. —Son tort a été de ne pas nous mettre dans la confidence. O'ent été plus simple et plus loyal. Ce qui existe, existe. Vous avez votre acte de mariage? —Victorien, qui s'attendait à la question, présenta le papier, que Bruce lut soigneusement.

—Excès d'orgueil d'un gentilhomme pauvre, répondit le délinquant. —Bruce approuva de la tête; à cela rien à redire.

—Vous êtes le mari de ma nièce. Je n'aime pas les femmes divorcées, Zite, vous resterez la femme de celui que vous avez choisi. En ce qui vous concerne, monsieur, rien n'est changé, nous continuerons à travailler ensemble.

Ravi de voir l'affaire se dénouer avec tant de facilité, d'Albremont tendit la main à Bruce qui la secoua rudement, quoique sans effusion, et s'en fut ensuite vers la tante Laure dont il baisa respectueusement les doigts.

—Et maintenant, dit Bruce en leur faisant signe de s'asseoir, il faut que le monde ignore le secret qui a présidé à votre union.

—Vous agitez comme si ce mariage bizarre était le résultat d'une fantaisie. On croira que je l'ai exigé pour n'avoir pas à me dédire de certaines conditions que j'avais cru devoir poser jadis. Vous n'êtes ni la première ni la dernière en votre pays, Zite qui a depuis réalisé une extravagance au moment de vous marier. Et maintenant voici ce que je dis. Il tenait son contenu à papeter la main, il en frappa un coup sec sur son bavard, comme pour silencer ses paroles.

—Vous vivez avec votre mari, Zite, à l'endroit qu'il choisira, un hôtel de New York me paraît convenir pour le présent. On vit fort bien à l'hôtel, et beaucoup de familles honorables n'ont jamais connu d'autre domicile. La profession de votre mari l'oblige sans doute à se déplacer, en raison des travaux qu'il aura à exécuter. Comme vous devez le savoir, il est inutile de vous créer une installation qui partent, serait provisoire. A l'hôtel où vous vivrez, qui sera décent, et même d'un genre assez relevé, votre pension complète couvrira évidemment plus que votre mari ne dépensait avant son mariage. C'est moi qui paierai cette pension à raison de huit dollars par jour et par personne. Vous aurez une chambre, un salon et un cabinet de toilette pour ce prix, plus votre nourriture; à moins que vous ne préfériez vous passer de salon et avoir deux chambres; c'est votre affaire. Ma nièce doit avoir un peu d'argent à elle, pour ses menues fantaisies; je lui remettrai deux cents dollars tous les mois. Et je ne veux entendre parler de rien autre. Notre loi, monsieur d'Albremont, porte que tout mari est tenu d'entretenir sa femme suivant sa position. Vous gagnerez beaucoup d'argent, vous l'habillerez convenablement, et vous ferez en sorte qu'elle soit heureuse.

Il se tut; Victorien inclina silencieusement sa tête. Cet arrangement très large, qui représentait plus de quarante mille francs par an, était bien méprisable en comparaison de ce qu'il s'était imaginé. De plus, on les mettait tous à la porte, très poliment, mais à la porte tout de même. Après avoir rêvé un appartement complet chez John Bruce, il se fit contenté de celui de Zite, dont elle lui avait un jour décrit les enchantelements; il trouvait dur maintenant d'aller loger à l'hôtel comme un nouveau débarqué. Il se dit ensuite que pour un début, après tout, ce n'était déjà pas si mal. Au premier rhume de Zite, Annie intercéderait auprès de sa tante et la tante auprès de l'oncle pour la faire rentrer au colombier, où, bien entendu, l'accommoderai, et ils n'en sortiraient plus. Zite n'en avait pas pensé si long. Timidement, elle s'était approchée de son oncle. Une main appuyée sur le bureau, l'autre prête à se tendre vers lui, elle dit: "Mon oncle, je n'ai pas mérité vos bienfaits. Je comprends à merveille que vous soyez soucieux de la dignité de la famille, et c'est à ce sentiment que j'attribue votre générosité actuelle..."

—C'est vrai en partie, dit Bruce, approuvant de la tête. —Mais vous ne me devez rien, et vous avez été pour ma sœur et pour moi d'une bonté incroyable. —Plus ingratitude n'en est que plus criminelle...

—Vous vivez avec votre mari, Zite, à l'endroit qu'il choisira, un hôtel de New York me paraît convenir pour le présent. On vit fort bien à l'hôtel, et beaucoup de familles honorables n'ont jamais connu d'autre domicile. La profession de votre mari l'oblige sans doute à se déplacer, en raison des travaux qu'il aura à exécuter. Comme vous devez le savoir, il est inutile de vous créer une installation qui partent, serait provisoire. A l'hôtel où vous vivrez, qui sera décent, et même d'un genre assez relevé, votre pension complète couvrira évidemment plus que votre mari ne dépensait avant son mariage. C'est moi qui paierai cette pension à raison de huit dollars par jour et par personne. Vous aurez une chambre, un salon et un cabinet de toilette pour ce prix, plus votre nourriture; à moins que vous ne préfériez vous passer de salon et avoir deux chambres; c'est votre affaire. Ma nièce doit avoir un peu d'argent à elle, pour ses menues fantaisies; je lui remettrai deux cents dollars tous les mois. Et je ne veux entendre parler de rien autre. Notre loi, monsieur d'Albremont, porte que tout mari est tenu d'entretenir sa femme suivant sa position. Vous gagnerez beaucoup d'argent, vous l'habillerez convenablement, et vous ferez en sorte qu'elle soit heureuse.

Il se tut; Victorien inclina silencieusement sa tête. Cet arrangement très large, qui représentait plus de quarante mille francs par an, était bien méprisable en comparaison de ce qu'il s'était imaginé. De plus, on les mettait tous à la porte, très poliment, mais à la porte tout de même. Après avoir rêvé un appartement complet chez John Bruce, il se fit contenté de celui de Zite, dont elle lui avait un jour décrit les enchantelements; il trouvait dur maintenant d'aller loger à l'hôtel comme un nouveau débarqué. Il se dit ensuite que pour un début, après tout, ce n'était déjà pas si mal. Au premier rhume de Zite, Annie intercéderait auprès de sa tante et la tante auprès de l'oncle pour la faire rentrer au colomb